

Du côté de chez Tom

Tome 1

L'éveil des possibles

Cédric de Mylo

Du côté de chez Tom

© Cédric de Mylo, 2025

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sans autorisation préalable de l'auteur, sous quelque forme que ce soit.

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait pure coïncidence.

Note au lecteur :

Ce roman aborde certains sujets sensibles : violences homophobes, insultes, intimidation, agressions verbales et physiques.

Loin de les glorifier, il cherche à les nommer, à les confronter, à en explorer les conséquences.

Certaines scènes peuvent heurter : elles sont là pour dire, non pour choquer.

Je ne sais ce que je veux, et je le veux ardemment.

Anacréon, poète grec, Vie siècle av. J.-C.

Table des matières

Chapitre 1 — Le dernier qui sort éteint l'été.....	10
Chapitre 2 — Le clan du fond	18
Chapitre 3 — La salle 204.....	24
Chapitre 4 — Cordon bleu ou zone floue	30
Chapitre 5 — Une voix dans la marge.....	36
Chapitre 6 — Vestiaire, terrain et épicentre.....	42
Chapitre 7 — L'agression	48
Chapitre 8 — Après le tumulte	54
Chapitre 9 — Ce soir, à la sortie	60
Chapitre 10 — Le premier pas.....	66
Chapitre 11 — Choisir ?	72
Chapitre 12 — Ce que la main a dit	78
Chapitre 13 — En attendant Ulysse	90
Chapitre 14 — Rodrigue et compagnie	96
Chapitre 15 — Chemin faisant	106
Chapitre 16 — Regarde un peu plus loin.....	116
Chapitre 17 — Sept ans au Tibet, deux garçons à l'étage ...	120
Chapitre 18 — Entre père et vent.....	126
Chapitre 19 — Le Cid de la ligne 13.....	130
Chapitre 20 — Sous le chêne, un baiser	134
Chapitre 21 — Entre la rame et la rime	146
Chapitre 22 — En avant, Bérangère !.....	156

Chapitre 23 — Délation 2.0.....	160
Chapitre 24 — T'es con, mais je t'aime !	170
Chapitre 25 — Goût de rien	174
Chapitre 26 — Planche bancale, amitié solide	176
Chapitre 27 — Ce qu'on a gardé	180
Chapitre 28 — À la croisée	182
À propos de l'auteur	184

Chapitre 1 — Le dernier qui sort éteint l'été

La lumière filtrait entre les persiennes, traçant sur le mur des lignes pâles. Début septembre, il faisait déjà chaud, même si le soleil venait à peine de se lever. Une de ces chaleurs du Sud qui collent aux draps dès le matin.

Tom sortit de son sommeil. Il resta allongé, à écouter le silence de la maison. Enfin... le silence à la sauce sudiste, peuplé de cigales et de pigeons.

Sa chambre, tout en haut de la grande maison, sentait le bois, le linge propre et un peu les affaires qui traînent. Une pièce simple mais chaleureuse. Sous la fenêtre, un vieux bureau croulait sous les livres, un casque, un médiateur égaré. Des t-shirts empilés, deux baskets dépareillées sous le lit, du désordre. Le genre d'endroit où tout semble en vrac, mais où l'on sait exactement où chercher.

Au-dessus du bureau, une ficelle tendue soutenait quelques photos de vacances : baignades, pique-niques, sourires captés à la volée... Elles étaient restées. C'était son socle.

Des posters de country un peu passés de mode couvraient les murs. Johnny Cash, Emmylou Harris, Willie Nelson... Une passion héritée de Fred, son père. C'était leur langage à eux. Une langue faite de guitares sèches, de voix fatiguées et de récits chantés.

Fred, officier sur un porte-avions, était souvent en mission. Absent, mais jamais loin. Grâce à Skype, ils gardaient un lien, parlaient musique, mer, lycée. Fred écoutait, riait, conseillait

parfois. Une voix qui ramenait Tom à l'essentiel, même à des milliers de kilomètres.

Il consulta son téléphone : 7h02. La terminale. Ce que ça voulait dire. Ce que ça allait changer. Mais en vrai, ça ne l'inquiétait pas. Il savait où il allait. Médecine. Il en parlait depuis des années. Il bossait pour ça, il s'en approchait, étape par étape. L'entrée en terminale, pour lui, c'était une case supplémentaire à cocher. Une formalité. Rien de plus.

Il se leva sans traîner. Il attrapa une serviette, un t-shirt noir, un jean propre mais usé et traversa le couloir encore endormi. Dans la salle de bain, la lumière crue du néon lui arracha une grimace. Sous l'eau tiède, il laissa son corps et ses pensées émerger lentement.

Devant le miroir, il passa sa main dans ses cheveux mouillés. Pas du genre à s'attarder. Pourtant, Tom avait ce je-ne-sais-quoi qui attirait les regards sans effort. Des traits fins, une mâchoire nette, une peau mate encore ambrée par le soleil de l'été. Des yeux d'un vert changeant, virant parfois du gris au doré selon la lumière. Des cheveux châtain foncé, un peu ondulés — hérités de son père — qui retombaient toujours bien, même quand il les négligeait. Et il les négligeait souvent...

Son corps aussi évoluait : finesse adolescente, épaules dessinées, bras musclés. Une belle silhouette en devenir... Il avançait, simplement, sans chercher à plaire.

Ce n'était pas seulement une question de charme. Il dégagait une attention rare. Tom regardait les gens dans les yeux, savait capter ce qui ne se disait pas... Il était attentif. Ce n'était pas un hasard : sa mère, Eva, psychologue, lui avait appris à écouter, à ne pas juger trop vite.

Il détestait l'injustice, les rapports de force, les humiliations gratuites. Son père lui avait transmis un sens aigu de la parole donnée, du combat pour ce qui est juste, même quand c'est difficile. Cette droiture, il l'avait dans le sang.

En bas, la voix de sa mère résonna :

— Les garçons, debout ! Le petit-déj' est prêt !

Avant de descendre, Tom ouvrit grand la fenêtre de sa chambre. Une senteur de pins, de terre sèche et une note sucrée venue du jardin lui parvinrent aussitôt. Le parc s'étendait, magnifique, parsemé d'ombres. Il avait grandi ici, entre cachettes et jeux d'enfant. Un domaine hérité de ses grands-parents. Les souvenirs lointains d'une voix douce, d'un rire grave... Le parc, lui, était resté, tel un écrin protecteur, changeant au gré des saisons...

Mais ce matin, pas de place pour la poésie : il fallait descendre, motiver Paul. Et affronter cette fameuse « dernière année ». Dans la cuisine, la lumière dessinait des reflets pâles sur les meubles. L'odeur du café et du pain grillé accueillait la maisonnée. Eva s'activait déjà, un torchon sur l'épaule.

Elle leva les yeux, sourit :

— Salut toi. Bien dormi ?

— Ouais. Et toi ?

— Mmh... comme une mère poule la veille de la rentrée.

Elle lui servit un café, s'adossa au plan de travail et le regarda quelques secondes.

— Tu vas bien ? Vraiment ?

Tom leva les yeux de sa tartine.

— Oui. Pourquoi ?

— Je ne sais pas... C'est la terminale, les grandes décisions, les profs qui mettent la pression, Parcoursup... Tu caches bien tes inquiétudes, si tu en as.

— Franchement, ça va. Je suis prêt. Mais ça fait drôle de se dire que c'est la dernière.

Eva hocha la tête, visiblement soulagée. Puis :

— En revanche, ton frère...

— Ah ! Il dort encore, je parie.

— Cette année, il est censé se lever seul.

— Tu veux que j'aille le chercher ?

— Ce serait super. Mais en douceur, s'il te plaît. Pas de blagues pourries, pas de « Paul, t'as raté le bus ! »

Tom fit mine d'être vexé.

— Je vois pas du tout ce que tu veux dire. Je suis toujours subtil et délicat.

Elle éclata de rire.

— Justement. Douceur, Tom. Je compte sur toi.

Tom monta les escaliers sans se presser. Il connaissait bien son petit frère. Les matins, il les détestait : lumière, bruit, chaussettes qui grattent, tout. Il ouvrit délicatement la porte de la chambre. La pièce baignait encore dans l'ombre. Paul dormait, roulé dans sa couette.

Tom s'approcha et chuchota très sérieusement :

— Agent Paul, réveille-toi. Mission Sixième lancée. Objectif : survie au collège. Équipement : cartable, trousse, confiance en soi. Ennemi principal : prof de maths.

Un grognement.

— Paul ?... Il est 9h30. T'as loupé la rentrée. Maman est déjà partie en panique au collège avec ton cartable. T'as plus qu'à redoubler.

— Mmmmh... tais-toi.

Le grand frère sourit, s'assit sur le bord du lit, lui passa tendrement la main dans les cheveux.

— Allez champion. C'est le grand jour. Sixième. Collège. Carnet de correspondance et tout le tralala. Tu vas assurer, comme d'hab'...

— J'ai mal au ventre.

— Tu dis ça tous les matins depuis le CP.

— Ouais mais là... c'est un mal de ventre de collège.

Tom éclata de rire.

— Au moins, t'auras plus une maîtresse sur le dos à te faire lever le doigt pour respirer. Au collège, tu vas pouvoir pisser tranquille sans faire une demande écrite au ministère. Bonjour la liberté !

Toujours pas convaincu, Paul restait à moitié planqué sous sa couette.

— Et si j'me perds dans les couloirs ?

— T'inquiète. T'auras un plan. Tu marches comme si tu savais où tu vas. Personne te pose de questions.

— Même si tu te retrouves devant les toilettes des filles ?

— C'est là que ça marche le mieux !

Ils rirent en sourdine, comme s'ils voulaient garder pour eux seuls ce moment complice.

Tom descendit avec Paul, frais et prêt à attaquer la journée. Paul, lui, traînait les pieds, les paupières encore lourdes. Eva leva les yeux :

— Ah, deux survivants !

Paul marmonna un vague “bonjour” en s'asseyant, les bras croisés sur la table.

— Il n'est pas du matin, expliqua l'aîné. Il communique par grognements jusqu'à 8h30.

— Et toi, t'es franchement chiant dès le réveil, grommela Paul.

Eva posa un bol fumant devant son plus jeune fils.

— Tu vas voir, ça va bien se passer. Et puis tu pourras raconter ta première journée à papa. Il m'a dit qu'il essaierait d'appeler.

— Il est où, là ?

— En mer. Mais il pensera fort à toi, j'en suis sûre.

Un petit silence. Tom tendit une tranche de pain.

— Allez. Première tartine de collégien. Moment solennel.

— Je vais la tartiner comme un chef, t'inquiète.

Eva les regardait, attendrie, sans rien dire. Ce matin-là, tout semblait à sa place. Même avec un père loin en mer, elle tenait le cap.

Tom jeta un œil à l'horloge : 7h45. Comme chaque matin d'école depuis des années, Simon l'attendait sûrement sous le vieux pin parasol, à l'entrée du parc. Toujours au même endroit, toujours à la même heure. Un rituel que rien ne venait troubler.

C'était là, nichée entre les branches épaisses, que leur cabane tenait encore bon. Un peu vieillie, deux ou trois planches mangées par le soleil et les années, mais solide. Ils n'y montaient plus aussi souvent qu'avant — par manque de temps, ou parce qu'ils avaient grandi — mais elle était là. Toujours là. Présente comme un témoin silencieux de leur enfance. Parfois, ils levaient les yeux vers elle sans rien dire, juste pour vérifier qu'elle existait encore. Elle était restée debout. Comme leur amitié.

Tom attrapa son sac, referma la porte et s'engagea sur le sentier qui menait à l'entrée du parc. Simon était là.

Chapitre 2 — Le clan du fond

Le gravier crissa. Simon leva les yeux, adossé au tronc du vieux pin. Quand Tom arriva à sa hauteur, ils échangèrent un simple regard, une esquisse de sourire. Pas besoin de mots.

Jean un peu trop long, t-shirt noir à message semi-ironique, sac sur une seule épaule, Simon dégageait une nonchalance étudiée. Ses cheveux bruns semblaient avoir fait la guerre à son oreiller et ses yeux sombres, vifs, balayaient le monde avec cette vigilance nerveuse qui lui collait à la peau. Il n'avait pas besoin de parler pour exister : sa présence remplissait l'espace.

Tom savait d'où il venait. Ce que sa mère avait traversé seule. L'absence du père. Lucile, la grande sœur, modèle et bouclier à la fois. Simon, c'était un mélange rare : lucide, drôle, imprévisible. Capable de désamorcer une tension d'un mot, ou de jeter un silence lourd de sens. Ce matin-là, il leva une main paresseuse en guise de salut.

— Prêt pour la dernière ligne droite ?

Tom eut un rictus amusé. Inutile de répondre. Ils prirent le chemin du lycée, comme toujours. Quinze minutes à pied, juste le temps de se retrouver. De dire les choses, futiles ou essentielles.

— Alors, tes vacances ? demanda Simon, les mains dans les poches.

— Tranquilles. Une semaine à Toulon chez mes grands-parents, un peu de rando avec mon père... Et toi ?

— Cantine à la maison tous les jours, ambiance de rentrée scolaire en boucle. Maman, boulot, Lucile qui me couve comme si j'avais dix ans. Le rêve.

— Elle t'adore, Lucile.

— Elle m'étouffe, Lucile. Mais ouais, elle m'adore. On est parti deux semaines dans une maison paumée. Zéro réseau. Le Moyen-Âge.

— T'as survécu ?

— À peine. J'ai lu. J'ai même écrit un peu.

Tom tourna la tête, surpris.

— Écrit quoi ?

— Rien de grave. Des idées. Des conneries. Un genre de journal, mais sans le « Cher journal ».

— C'est bien.

Simon haussa les épaules, faussement détaché. Tom, lui, nota intérieurement ce détail inattendu. Un journal. De Simon. Il préféra ne rien dire.

— Et toi, t'as bossé, j'imagine ? reprit Simon.

— Un peu. J'ai révisé bio et physique. Pour me chauffer. Et j'ai lu un peu de philo.

— Bien sûr. Rien de mieux que Kant au bord de la piscine.

— Toi tu te moques, mais je t'expliquerai un jour.

— J'attends ce jour avec impatience. Enfin... si on survit à cette journée.

Ils marchaient au même rythme, leurs pas se répondant naturellement. Mais Tom sentit que son ami avait ralenti, voulant peut-être prolonger le trajet.

— Ça fait du bien, dit Tom.

— Quoi donc ?

— Ce genre de moment. Marcher avec toi. Retourner là-bas. Ensemble.

Un silence. Simon regardait droit devant lui.

— Fais pas trop le sentimental. Mais ouais... T'as raison. Et j'le dirai qu'une fois.

Ils approchaient du lycée. Les voix se faisaient plus nombreuses autour d'eux, les groupes se reformaient... Tout semblait reprendre exactement là où ça s'était arrêté en juin. Simon ralentit encore un peu. Puis :

— Tu sais quoi ? J'ai essayé d'envoyer un message à Chloé cet été.

Tom tourna la tête. Pas vraiment surpris.

— Chloé ? Sérieux ?

— Ouais. Terminale L, cheveux bouclés, sourire qui te grille un bâtiment entier. Cette Chloé-là.

— Je vois très bien.

— J'ai mis trois jours à écrire un texto. Trois jours, Tom. Pour finir par un « salut, ça va ? ».

— Et elle t'a répondu ?

— Bien sûr que non.

Demi-sourire et résignation feinte. Et un regard fugitif vers Tom. Attendait-il une validation, une pique de la part de son ami ?

— J’suis nul avec les filles. Genre vraiment. Y a un bug dans le système.

— T’es pas nul, t’es... maladroit. Mais attachant. Tu devrais lui parler en vrai.

— Pour lui dire quoi ? « Salut, je suis le mec qui panique dès que tu me regardes ? »

— Exactement ça. Avec les formes.

Simon grimaça, puis haussa les coins des lèvres.

— T’es grave.

— Et toi, tu comptes attendre quoi ? Qu’elle vienne te chercher en calèche ? Qu’elle débarque avec les pompiers, gyrophare sur le toit ?

Simon le regarda en coin, amusé.

— Tu sais que t’es vraiment un sale type, parfois ?

— Et pourtant tu continues à marcher avec moi. C’est dire ton niveau de désespoir.

Ils rirent tous les deux. Devant eux, la cour.

Des rires, des accolades, des sacs neufs, des retrouvailles... Tom et Simon balayèrent les visages. Près du muret, leur petite bande : Natacha, adossée nonchalamment, mode chanteuse indé, Yacine en pleine gestuelle et Ludo, silencieux, ailleurs, égal à lui-même...

— Le clan du fond est toujours debout, j’y crois pas.

— On n’a pas trouvé mieux que vous, dit Natacha, alors on est restés.

Yacine se fendit d’une tape sur l’épaule de Tom.

— Toujours aussi ponctuel. T’es une horloge suisse !

Tom sourit, heureux de les retrouver.

— Vous m’avez manqué.

Ludo, revenu sur Terre, leva un pouce.

— Réciproque.

Ils se regardèrent tous les cinq. Un an à passer ensemble. Leur groupe tenait encore et c’était précieux.

La sonnerie coupa court. Mouvement de foule vers le panneau d’affichage. Tom plissa les yeux pour trouver son nom. À côté de lui, Simon commentait les bizarreries de la répartition. Yacine râlait qu’il avait encore hérité de la salle 105, celle au fond du couloir qui sentait le renfermé. Natacha cherchait distraitemment, l’air de s’en fiche, la moindre tête connue. Ludo resta en retrait, se demandant peut-être ce qu’il faisait là...

— Terminale S1, salle 204, lut Tom à voix haute. Simon grogna, — escaliers encore... Bon, au moins on est ensemble.

Ils avancèrent, emportés par le flot. Le lycée les attendait. Cette année, Tom le pressentait, ne serait peut-être pas tout à fait comme les autres.

Chapitre 3 — La salle 204

Le lycée Jules Verne s'élevait dans un quartier calme, à deux pas du centre-ville. C'était un imposant bâtiment de pierre blonde, avec ses grandes fenêtres à petits carreaux, ses couloirs hauts de plafond et son large escalier central qui grinçait sous les pas trop pressés. Depuis plus d'un siècle, des générations d'élèves s'y étaient succédé, laissant leurs traces : prénoms gravés sur les tables, rumeurs dans les couloirs, des promesses murmurées entre deux cours... Une façade de musée, mais à l'intérieur, c'était un vrai lycée : brouhaha, rires, casiers cabossés, affiches déchirées et sonneries stridentes. La salle 204 sentait la craie, le vieux bois et le café froid. Les fenêtres grandes ouvertes laissaient passer une lumière blanche, trop vive.

Les élèves entraient par petits groupes, encore un peu engourdis, hésitant sur les places à prendre, comme si s'asseoir engageait pour toute l'année. Tom repéra deux chaises libres au second rang. Parfait pour écouter sans se faire remarquer. Il posa son sac. Simon apparut aussitôt derrière lui.

— Je me mets là, dit-il en tirant la chaise à côté. Pas besoin de demander. C'était un automatisme. Une évidence. Mais aujourd'hui, il y avait une tension dans son geste. Un rien de plus possessif. Tom le perçut, sans pouvoir l'expliquer.

Les autres s'installèrent. Natacha derrière eux, jambes croisées, carnet ouvert. Yacine, plus loin, râlait, son smartphone en main : plus de batterie. Ludo, près de la fenêtre, mais déjà parti, hors d'atteinte...

La porte s'ouvrit brusquement et la rumeur de la classe se tut. Un homme entra, la quarantaine, l'allure soignée mais

détendue. Chemise bleu ciel roulée aux avant-bras, pantalon sombre bien coupé, lunettes dépassant de la poche. Une barbe de trois jours, des yeux vifs, un sourire en coin.

— Bonjour à tous. M. Duroy. Philosophie. Je vous préviens tout de suite, j'ai un humour douteux, une mémoire moyenne pour les prénoms, et une passion malsaine pour les citations trop longues.

Il sortit un livre un peu corné de son sac et posa une tasse vide sur le bureau.

— Et je parle souvent avec les mains, ajouta-t-il en les agitant. On me l'a assez répété. Résultat : je le fais deux fois plus.

Il écrivit au tableau, en capitales penchées : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »

Puis il se retourna, s'assit sur le bord du bureau, observant un instant son auditoire.

Du coin de l'œil, Tom vit Ludo tressaillir. Un instant, il crut qu'il allait lever la main. Mais non, il sourit à son stylo, qui roula sur la table et tomba. Puis il replongea dans la contemplation de la fenêtre. Fausse alerte. Classique.

Tom secoua légèrement la tête, amusé, et reporta son attention sur M. Duroy.

— Voilà. C'est la première question. Celle qui vient avant toutes les autres. Celle que personne ne pose au bon moment.

Il marqua une pause.

— Alors ? Une réponse brillante à proposer ? Non ? Ça tombe bien. Personne n'en a.

Tom, adossé à sa chaise, se montrait curieux. Ce prof ne donnait pas un cours. Il lançait un défi. Et il avait envie d'entrer dans le jeu.

À côté de lui, Simon fronça les sourcils en fixant la phrase au tableau. Il resta pensif une seconde, puis leva la main, contre toute attente.

— Oui ? fit M. Duroy.

— Bah... peut-être qu'il y a quelque chose plutôt que rien... parce que le rien, c'est chiant ?

Des rires éclatèrent, le prof sourit.

— Réponse honnête. Et pas inintéressante. Si l'ennui est un moteur cosmique, on tient peut-être une théorie.

Simon haussa les épaules.

— Bah voilà. J'ai tout compris à la philo.

— Tu veux pas t'arrêter là ? demanda Tom. En apothéose ?

— Trop tard, je suis lancé.

M. Duroy reprit. Autre citation, trait d'humour, anecdote improbable sur Nietzsche et un cheval. Et pourtant, tout le monde l'écoutait.

Tom, lui, avait oublié la sonnerie. Il appréciait cette nouvelle façon d'aborder ces sujets existentiels...

La porte s'ouvrit à nouveau, dans un long grincement. Toutes les têtes se tournèrent.

Le proviseur en personne venait d'entrer. Une cinquantaine bien entamée, un ventre bedonnant qui tendait sa veste sombre,

le pas lourd, la mine sérieuse. À ses côtés, un garçon grand et calme, la démarche assurée.

— Bonjour. Je vous présente Ulysse Delmas. Il vient de Bordeaux. Il intégrera votre classe dès aujourd'hui.

Il n'ajouta rien. Pas de sourire, pas de phrase de bienvenue. Un simple hochement de tête. M. Duroy lui répondit d'un respectueux « Merci, monsieur le proviseur », avant de se redresser.

Ulysse observa le groupe. Et aussitôt, tous les yeux convergèrent vers lui.

Il avait ce genre de beauté qui s'impose : traits nets, peau hâlée, cheveux foncés et mi-longs, à peine décoiffés, yeux clairs, beaucoup trop clairs... Le genre de garçon qu'on imagine d'office capitaine d'équipe... Et pourtant, la distance qu'il marquait semblait vouloir dire qu'ici, rien ne comptait vraiment pour lui.

Simon réagit à peine. Pourtant, Tom devina la crispation de son ami.

— Il débarque et on lui déroule le tapis ? Il a gagné quoi déjà ? souffla-t-il. J'ai raté un épisode ?

Tom ne répondit pas. Ulysse avançait dans l'allée centrale. Une place vide l'attendait. Évidemment. Juste derrière eux.

M. Duroy reprit le cours, comme si de rien n'était.

— Bien. Où en étions-nous ? Ah oui. Le rien. Le quelque chose. Et le fait que visiblement, l'univers trouve son sens dans les entrées dramatiques.

Quelques rires. Mais Tom, lui, sentit une présence dans son dos. Ulysse s'installait, silencieusement, et Tom ne parvenait plus à se concentrer. Un frisson, une envie irrépressible : se retourner, s'assurer qu'il n'avait pas rêvé. Mais il resta immobile. Cloué sur sa chaise, sans oser.

À côté de lui, Simon griffonnait distraitement sur son cahier. Calme en apparence. Mais son crayon appuyait un peu trop fort. Il avait ce don de capter les silences de Tom, les battements de paupières en trop. Il ne disait rien, mais son esprit s'accrochait. Peut-être qu'il se faisait des idées : le stress de la rentrée, la fatigue... Ou l'effet d'un garçon à la gueule d'acteur et à l'expression insondable. Machinalement, Simon se retourna. Un instant. Juste assez pour croiser le regard d'Ulysse.